

Le principe d'irréalité

Jean-François Beauchemin, *Garage Molinari*, Montréal, Québec Amérique, 1999, 262 p., 22,95 \$.

Christiane Duchesne, *L'homme des silences*, Montréal, Boréal, 1999, 128 p., 17,95 \$.

Jérôme Élie, *L'homme qui pesait plus lourd nu qu'habillé*, Lachine, la Pleine Lune, 1999, 138 p., 18,95 \$.

Dominique Tessier

Number 97, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37361ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tessier, D. (2000). Review of [Le principe d'irréalité / Jean-François Beauchemin, *Garage Molinari*, Montréal, Québec Amérique, 1999, 262 p., 22,95 \$. / Christiane Duchesne, *L'homme des silences*, Montréal, Boréal, 1999, 128 p., 17,95 \$. / Jérôme Élie, *L'homme qui pesait plus lourd nu qu'habillé*, Lachine, la Pleine Lune, 1999, 138 p., 18,95 \$.] *Lettres québécoises*, (97), 28–29.

Jean-François Beauchemin, *Garage Molinari*, Montréal, Québec Amérique, 1999, 262 p., 22,95 \$.

Christiane Duchesne, *L'homme des silences*, Montréal, Boréal, 1999, 128 p., 17,95 \$.

Jérôme Élie, *L'homme qui pesait plus lourd nu qu'habillé*, Lachine, la Pleine Lune, 1999, 138 p., 18,95 \$.

ROMAN
Dominique Tessier

Le principe d'irréalité

Des aventures langagières proposées ici, il ressort que le réel est un concept flou, mouvant, dont la définition est établie par les aléas de la subjectivité.

AJEAN-FRANÇOIS BEACHEMIN, réalisateur à Radio-Canada, on doit déjà *Comme enfant je suis cuit* (Québec Amérique, 1998), un roman d'une verve savoureuse et rafraîchissante. Son *Garage Molinari* lui fait en quelque sorte écho, qui s'inscrit dans une truculence similaire et continue d'évoquer le monde de l'enfance.

Le roman est narré par Jérôme qui, à vingt ans, vient de perdre sa mère (le père, lui, est mort il y a longtemps) et doit prendre soin de Jules, son demi-frère âgé de sept ans. Jérôme et Joëlle sont par ailleurs amoureux depuis l'adolescence, ils habitent le même HLM, et après les funérailles la jeune fille annonce à son père :

Maintenant Jérôme, Jules et moi on est presque devenus une famille, et comme toute bonne famille on partagera désormais la même maison, alors dès ce soir je monte habiter au premier.

Tous trois formeront, on s'en doute, une famille dysfonctionnelle — à l'instar de celle de Joëlle, dont la mère est morte en la mettant au monde, et de celle de Jérôme —, mais seront quand même heureux.

Car *Garage Molinari* est foncièrement un roman sur le bonheur, bien qu'il raconte le quotidien assez difficile de modestes anti-héros. Jules, par exemple,

constitue un problème sérieux : il refuse de vieillir, de dépasser l'âge mental de sept ans. Voilà qui, on le devine, influera sur la vie du couple :

Puis une nuit où le sommeil ne venait pas, Joëlle a dit doucement Jérôme, avec Jules qui ne vieillit plus mais qui continue de grandir ça promet de nous apporter pas mal de tracas, alors je crois que ça vaudrait mieux pour nous de ne pas faire d'enfants.

Jérôme travaille au Garage Molinari, où il est chauffeur d'autobus scolaire, pendant que Joëlle fait du bénévolat auprès des personnes du quartier. Et tous deux s'occupent de Jules, qui ressasse les paroles de la mère et voudrait tellement que se reconstitue avec lui une famille normale. Ainsi va la vie, scandée par le travail, les rencontres avec les uns et les autres, les réflexions, aussi candides que pleines de bon sens, de Jules. Il ne s'y passerait presque rien, si ce n'était du regard pénétrant de Beauchemin. Nous sommes en présence d'un auteur attentif aux détails apparemment anodins de l'existence et assez habile pour faire entendre, même si l'histoire nous est présentée par le regard de Jules, les inflexions particulières de chacun des personnages principaux. Et il y a, surtout, le style de cet auteur — un style où dominent la légèreté et l'ironie subtile —, grâce auquel la vie ordinaire prend intérêt et densité.

Grâce auquel, en outre, le réel finit par acquérir un tour quelque peu fantaisiste et singulier. Roman extrêmement rafraîchissant sur le temps qui passe et tous ces riens qui font la saveur des jours, *Garage Molinari* confirme le talent d'écrivain perceptible, déjà, dans *Comme enfant je suis cuit*.

Le souffle du noyé

Si elle aussi plonge dans les zones troublées de la mort, de l'enfance et de l'amour, si elle aussi nous présente une cellule familiale atypique, Christiane Duchesne a choisi d'aborder ces thèmes par le biais d'un texte aux allures de conte poétique.

L'histoire de *L'homme des silences* a commencé par un naufrage, voilà une douzaine d'années. Partis en mer un matin, Pierre et Babi n'en reviendront pas. Ils avaient laissé à terre Marie, leur fille âgée de sept mois, et celle-ci a grandi auprès de sa tante Pauline, dans la maison de la forêt. Elle a un compagnon de jeu, le Chien, né le jour même du naufrage. Enfin Michel Collet, un étrange jeune homme de vingt-six ans, s'est récemment ajouté à ce petit noyau.

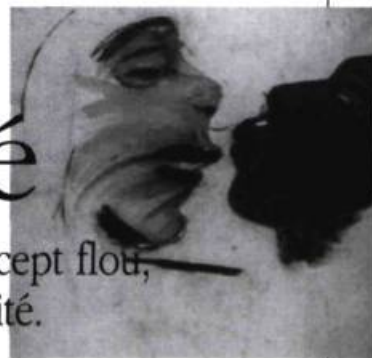
Michel avait une mère qui l'a enfermé dans son amour de folle, il n'est jamais sorti de chez lui, n'est jamais allé à l'école. Même les voisins ne savaient pas qu'il existait. [...] Le jour où la mère est morte, on a retrouvé Michel, couché en boule à côté d'elle [...],

écrit Marie dans son journal.

L'enfant perçoit aussi, aux abords de la maison de la forêt en même temps située tout près de la mer, une présence intangible. C'est Pierre, dont la conscience « erre au fond des mers » depuis le naufrage. « Depuis douze ans, j'ai souvent fait le tour du monde, traversant lentement toutes les mers au rythme des courants. » D'entrée de jeu nous est donnée la convention que Pierre est le narrateur, qu'il sera « partout dans cette histoire », veillant sur sa fille et « sur ses pensées ». Marie en a bien besoin, car la vie de la maison est bouleversée : le Chien est très malade, et Michel Collet a disparu.

L'homme des silences est un roman onirique tout entier tourné vers l'intériorité des êtres, vers l'exploration des consciences. Cet onirisme est renforcé par l'omniprésence de l'eau, dont Christiane Duchesne exploite bellement, mais avec peut-être juste un peu trop d'emphase, la symbolique traditionnelle qui renvoie au rêve et à l'inconscient. Avec ce Michel Collet qui parle si peu et entend Pierre, avec Marie qui comprend à demi-mot les choses, il est pourtant évident que l'auteure cherche à mettre en lumière ces zones où s'élabore le non-dit.

À cela elle parvient, mais le roman montre vite ses limites. Justement parce qu'il se déroule à la manière d'un conte : nous sommes ainsi en



Jean-François
Beauchemin



Christiane
Duchesne

présence d'une fiction qui oscille entre livre « pour adultes » et littérature de jeunesse. Christiane Duchesne, il est vrai, a pour l'heure surtout écrit pour les jeunes. *L'homme des silences*, conte chargé de songes, s'en ressent.



Les affres de la vérité

Avec *L'homme qui pesait plus lourd nu qu'habillé*, son troisième roman, Jérôme Élie s'affirme résolument, lui, comme un auteur ludique et singulier. Il s'inscrit d'emblée dans le sillage d'Oliver Sacks, ce psychiatre fasciné par les cas bizarres et connu pour les avoir recensés dans des ouvrages comme *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau* (le titre du livre d'Élie

fait donc référence, on l'aura compris, à celui de Sacks). Ni psychotiques ni névrosés, les patients du psychiatre ont plutôt certaines difficultés à percevoir des aspects tangibles du réel. Ainsi du personnage mis en scène par Jérôme Élie, cet homme constatant, à la suite d'une banale visite médicale, qu'il est plus lourd nu qu'habillé.

Il est le jeune et brillant inventeur de *Verity*, une sorte de polygraphe qui permet, à partir des modulations de la voix, de cerner les véritables intentions de l'interlocuteur. Avec *Verity*, en somme, il suffit de parler pour être découvert ; le langage ne masque plus, il dévoile et met à nu. On devine la panique mondiale qui s'ensuit : politiciens et dirigeants économiques, désormais convaincus de mensonge, n'osent plus prendre la parole ; amis et amants ne se parlent plus ; les couples se défont,

maintenant que l'on connaît la rouerie du conjoint. Cette machine a cependant « étouffé des illusions peut-être nécessaires », entraînant des conséquences tragiques, et tous applaudiront à *Luv*, la pilule qui neutralise *Verity* (*Luv* contre *Verity* : c'est bien vu).

« Aucune machine n'a le droit de violer l'espace intime de l'Homme ! [...] *Verity* était terrassé par l'alliance de l'humanisme et de la biochimie, par l'accouplement de la technique et du mythe. »

C'est après la découverte de *Luv* qu'aura lieu la pesée fatidique. « L'homme de *Verity* fait mentir la science », titrent les journaux. Il y a sans doute là, dans le fait de peser plus lourd nu qu'habillé, un symptôme. Mais de quoi ? Jérôme Élie ne propose guère d'explication, qui se consacre plutôt au malaise croissant du personnage. « La vérité vous obsédait et, par la suite, vous êtes entré dans l'impossible », lui dit quelqu'un. Voilà une piste. Il reste que l'homme ne connaîtra pas la paix avant d'avoir résolu le mystère de son existence, de cette différence de poids qui constitue « un indice — le seul peut-être dont nous disposions — de l'irréalité du monde ».

Mais voilà une énigme que le roman d'Élie, plus formaliste et ludique que psychologique, n'éclairera pas. En réalité, on pourrait déduire de ce livre que la vérité (synonyme, jusqu'à un certain point, de nudité) est plus lourde à porter que le masque et la parure. L'écrivain nous donne cependant davantage : nous avons ici, en effet, une réflexion intelligente sur le sentiment de réalité et sur ce qui le fonde, et cette réflexion est portée par une écriture inspirée.



Jérôme
Élie

TRIPTYQUE

Tél. et téléc.: (514) 597-1666 Site Web: www.generation.net/tripty



Lynn Diamond
LE PASSÉ SOUS NOS PAS
Roman, 166 p., 18 \$

Trois narratrices nous content ici l'histoire d'une famille réunie pour la triste circonstance d'un décès. En de très courts chapitres, les narratrices donnent leur « vision des choses », soupèsent leur marge d'erreur et évaluent les comportements. Il n'est pas question de procès, mais plutôt de mises en perspective subtiles qui créent une atmosphère de réalité, et même de vérité, face à laquelle le lecteur ne peut qu'être confronté.



Joël Des Rosiers
VÉTIVER
Poésie, 145 p., 25 \$

Une œuvre solaire et noire, tournée vers l'enfance, celle qui fut baignée d'huiles essentielles. Le recueil divisé en quatre parties, tels des points cardinaux, restitue avec le recul autant d'escalades d'une destinée. Rien ici ne sera chronologique car le temps de l'enfance ne nous est-il pas donné, éternel, pour la fêter.

Illustré par Pierre Pratt.



Michel-E. Clément
PHÉE BONHEUR
Roman, 281p., 22 \$

Tout un essaim de personnages bourdonnent autour d'une héroïne charismatique à souhait. Elle s'appelle Phée. En pleine Deuxième Guerre, après son mariage avec un veuf, elle troque sa vocation d'institutrice contre celle de boulangère. Enseigner lui avait communiqué la grâce d'allumer les intelligences. La boulangerie lui apprendra à pétrir les âmes. Une formidable reconstitution du Québec d'après-guerre: 1943-1959.



Jacques Desfossés
TOUS LES TYRANS PORTENT LA MOUSTACHE
Roman, 280 p., 22 \$

Avec beaucoup d'humour et un babil intarissable, dans ce style éclatant et « coloré » qui lui est propre, Jacques Desfossés nous tisse une intrigue débordante d'action, de sexe, de sang et de sangria, le tout mélangé de main de maître sous le ciel des Tropiques.

Un cocktail irrésistible.